

Plume, première année, numéro 3, printemps-été 2006, publiée en hiver 2008 pp. 123-136

L'œuvre barrésienne: une cohérence profonde sous une apparence paradoxale

Farzaneh Karimian

Université Shahid Beheshti

f_karimian@yahoo.fr

Résumé

Dans les vignettes de notre imaginaire, ou encore dans les anthologies littéraires, Barrès demeure tantôt l'individualiste égotiste, tantôt le doctrinaire et l'homme d'action. Tout travail qui s'attelle à son œuvre rencontre alors ces images préconçues.

L'objet de cet article est de définir l'unité profonde des écrits barrésiens où la vie intérieure et la contemplation tentent de se concilier avec l'action et l'engagement politiques. Pour ce faire, on s'appuie en grande partie sur les affirmations d'un maître dans l'art du miroir dont l'écriture fonctionne sur le mode de l'autocommentaire pour exposer le régime double de l'écriture et de la pensée, son dégagement et son engagement par un « *art total* ».

Mots-clés: égotisme, nationalisme, individualisme, rationalisme, unité, art, engagement, enracinement.

I. Introduction

La question qui intéresse tout lecteur de Barrès, une fois franchis les réticences et préjugés d'ordres politique et idéologique, est celle de la cohérence d'une pensée et d'une œuvre commencée sous le signe de l'individualisme le plus fort, et évoluant brutalement, semble-t-il, vers le nationalisme. Quel rapport peut-on distinguer entre les textes qui affirment que le moi est l'unique réalité (proposant d'en parfaire la singularité dans un culte qui relève de l'égotisme) et ceux qui exaltent les vertus du territoire, de l'attachement à la patrie et font du verbe *servir* le plus beau mot de la langue française?

Comment concilier le culte du moi et le culte de la Terre et des Morts? Venise et la Lorraine? Comment s'enchanter du bohémianisme d'esprit dans ses premiers écrits, tels qu'«*Un Homme libre*», ou *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, et publier sept ans plus tard, *Le Roman de l'énergie nationale*, une épopée de la désillusion de sept jeunes Lorrains qui ratent leur vie à cause de leur déracinement? Ce sont ces apparentes incongruités, plus encore que l'engagement politique de l'auteur, parfois contestable, mais historiquement explicable, qui gênent la lecture de Barrès. Ces incongruités révéleraient une fraction dans l'itinéraire barrésien selon certains lecteurs du temps. Cette interprétation prédomine depuis lors. Elle ne paraît pas convenable dans la mesure où elle ne cherche pas à comprendre le lien qui peut unir l'égotisme et le nationalisme. Pour dépasser le dilemme, on préfère inventer la légende d'un homme et d'une œuvre à deux visages.

L'article présent propose quelques pistes de réflexions et essaiera d'expliquer cette légende en montrant qu'en fait de fraction, de dilemme ou de n'importe quel autre équivalent, il faudrait parler d'accomplissement dans le parcours barrésien.

I. Le passage de l'égotisme au nationalisme

Barrès, en s'engageant dans le nationalisme au moment de l'affaire Dreyfus, sait consciemment qu'il déconcerte les lecteurs, qui, dès ses

premières publications, croyaient trouver en lui un maître de pensée ou bien qui lui avaient témoigné leur adhésion. Ainsi leur explique-t-il en 1902, dans *Scènes et Doctrines du nationalisme*, son point de vue à ce sujet:

« Ceux qui suivent ma pensée ont le droit de me demander compte des stades par où elle a passé. Ils trouveront ici ses premiers débrouillements ; ils saisiront sa nécessité profonde dans certaines variantes où je l'essayai. Ils verront ma soumission à mon innéité. » (Barrès, 1965, V, p. 23)

Ceux qui se séparent bruyamment et souvent douloureusement¹ (O.Barrot et P.Ory, 1989, pp. 276-77), avec lui, comme ceux qui, non sans gêne, le rejoignent, se méprennent sur ce qu'ils croient être un changement total de cap et qui paraît, pour Barrès, un développement naturel². Des éphémères compagnons de route, il divorce progressivement: « *nous n'étions pas de même physiologie. Seuls les plus purs, après cette épreuve, sont demeurés* » (Barrès, 1965, V, p. 28).

1. C'est le cas de Lucien Herr qui fait paraître, dans *La Revue blanche*, le 5 février 1898, une lettre ouverte à Barrès : « Je viens de relire votre œuvre entière, et dix fois, en sentant revivre aussi fraîches qu'au premier jour les joies d'art que je vous ai dues jadis, en songeant à ce que vous valez, et à ce que valent ceux qui ne vous aiment pas, j'ai eu la tentation de me taire. C'est donc très calmement, et pour des motifs sérieusement réfléchis, que je viens vous dire : Ne comptez plus sur l'adhésion des cœurs qui vous ont été indulgents dans vos moins tolérables fantaisies ».

2. C'est le cas de Lucien Herr qui fait paraître, dans *La Revue blanche*, le 5 février 1898, une lettre ouverte à Barrès : « *Je viens de relire votre œuvre entière, et dix fois, en sentant revivre aussi fraîches qu'au premier jour les joies d'art que je vous ai dues jadis, en songeant à ce que vous valez, et à ce que valent ceux qui ne vous aiment pas, j'ai eu la tentation de me taire. C'est donc très calmement, et pour des motifs sérieusement réfléchis, que je viens vous dire : Ne comptez plus sur l'adhésion des cœurs qui vous ont été indulgents dans vos moins tolérables fantaisies* ».

2. Rappelons que Taine avait affirmé que « *ce jeune Monsieur Barrès n'arrivera jamais à rien, car il est sollicité par deux tendances absolument inconciliables, le goût de la méditation et le désir de l'action* » (cité par H. Massis, 1931, I, p. 225). D'une certaine façon, « *Le Jardin de Bérénice* », que Barrès lui-même définissait comme « *le commentaire des efforts que tenta Philippe pour concilier les pratiques de la vie intérieure avec les nécessités de la vie active* » (cf. t. I, p. 188), constitue la réponse barrésienne à ce jugement de Taine.

126 Plume 3

Aux adversaires d'autrefois qui se félicitent du changement de l'écrivain, Barrès répond:

« Je ne relève aucun autel que j'aie brisé et je n'abjure pas mes erreurs, car je ne les connais point. Je crois qu'avec plus de recul, [ils] trouver [ont] dans mon œuvre, non pas des contradictions, mais un développement... » (Ibidem)

A ceux qui l'accueillent comme à ceux qui le voient s'éloigner, Barrès explique comment l'engagement nationaliste se lie à la démarche égotiste de la trilogie du *Culte du Moi* ou anarchiste de *L'Ennemi des Lois*. Le moi assure son hégémonie, dans « *Le Jardin de Bérénice* »², par rapport aux Barbares, c'est-à-dire à l'égard de ceux qui s'égarent dans le culte de la raison et de la logique, ceux qui sont inaptes à voir que l'instinct et la passion dirigent le monde. Pour se soustraire au stérile positivisme, le moi s'engage dans la quête de sa liberté: « *Un Homme libre* » raconte l'histoire d'un homme qui s'affranchit des contraintes dans l'introspection, dans l'analyse, dans le lent travail de soi sur soi dans le retrait. Une solitude qui ne ressemble en rien à une incompetence à s'adhérer à la société des hommes, mais plutôt à un refus de le faire au mépris des puissances qui gouvernent la vie intérieure.

Dans « *Un Homme libre* », c'est l'introspection qui mène l'individu à reconnaître le lien qui l'unit à la communauté. L'égotisme est en ce sens le plus court chemin, qui mène à la conscience politique car ce que le moi découvre, c'est qu'il est composé d'éléments exogènes. A Venise, le personnage-narrateur d'« *Un Homme libre* » prend conscience qu'il n'est, comme la ville, dont il retrace par le biais de ses peintres l'histoire intime, que le fruit d'un passé lointain, commencement d'un avenir sans borne: « *Je ne suis qu'un instant d'un long développement de mon Être ; de même la Venise de cette époque n'est qu'un instant de l'âme vénitienne* » (Barrès, 1968, I, pp. 238-39).

Entre une telle affirmation et celle de la fervente appartenance à la nation,

il n'y a pas solution de continuité, mais un aboutissement. Il convient d'ajouter que c'est à Venise que le personnage-narrateur prend conscience que son moi est le maillon d'une longue chaîne. C'est là, la source de la réflexion communautaire d'où sortira toute l'œuvre engagée de Barrès d'une phrase qui explique la relation entre égotisme et nationalisme: « *Penser solitairement, c'est s'acheminer à penser solidairement* » (Ibid., V, 29). La reconnaissance et l'acceptation d'une communauté sont donc les fruits de l'introspection. Barrès ne considère pas le passage de l'individualisme au nationalisme comme la dissolution du moi dans un ensemble qui le rejette, mais comme l'élévation à un moi supérieur, moins fugace, moins futile. La nation se pense alors comme un moi plus grand, grâce auquel l'artiste accède à plus de conscience, de détermination et de force. C'est pourquoi l'égotisme peut se modifier en nationalisme qui, comme le souligne Barrès en citant Saint-Simon, est une forme de « *l'égoïsme national* ».

Le premier livre des *Scènes et Doctrines du nationalisme* fait le lien avec le *Culte du Moi*. C'est un texte à la première personne qui renoue l'acte d'enracinement à l'expérience d'un moi traversé par la hantise de la mort et par l'expérience de sa dette envers sa Terre: « *Un deuil, en ne laissant sur les objets aucune beauté qui pût m'attirer et en me disposant aux pensées graves, m'a rappelé à ma vraie destinée* » (Ibid., 21-22), c'est-à-dire son engagement.

La mort du père en 1898 et surtout de la mère en 1901 invite à un retour sur soi et à s'interroger sur le sens de l'œuvre passée. La Lorraine, région natale de Barrès, sera alors le lieu où le moi de l'auteur s'enracine et s'entretient avec ceux qui, avant lui, l'ont élaboré. Sa région devient donc pour lui, par la mort des êtres chers, vivante et parlante. Ainsi le nationalisme n'est pas au prime abord un système de pensées ou une construction intellectuelle, mais comme une sorte de labyrinthe de ce que Barrès appelle des « *raisons vivantes* », c'est-à-dire des afflictions, des enthousiasmes, des réminiscences et des émois: « *Nationalisme, régionalisme trop souvent demeurent des théories. Je les ferai sentir non*

point comme des doctrines, mais comme des biographies, nos biographies à nous tous Français » (Ibid., 24).

Chacun est alors renvoyé à son individualité, à sa propre histoire et à ses épreuves. La démarche analytique commencée par le culte égotiste s'offre à ses contemporains comme exemplaire: itinéraire d'un individu, prenant conscience qu'il est la suite de ses ascendants et qui invite ses lecteurs à faire de même et à prolonger dans l'engagement nationaliste.

Il n'y a dans ce passage de l'égotisme au nationalisme, rien d'exceptionnel, si l'on en croit les *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget, qui sont un reflet fidèle des mentalités de la fin de siècle. Bourget y définit en 1882 les deux éléments indissociables de l'individualisme: *primo*, à partir de l'exemple de Renan, la «*science délicate de la métamorphose intellectuelle et sentimentale* », qui rend le sujet apte à accaparer, ne serait-ce que provisoirement, toutes les idées, toutes les façons de sentir «*la sérénité railleuse du contemplateur désabusé* » ; *secundo*, le cosmopolitisme qui n'est – comme l'enseigne l'exemple de Stendhal – qu'une forme de dilettantisme, menant l'individu à s'ouvrir à la culture, aux coutumes des autres peuples, et le mettant ainsi en mesure de s'«*approprier quelque chose de cette somme énorme de plaisirs possibles qu'une société entasse sur ses comptoirs* » (Bourget, 1993, pp. 36 et 194).

Paul Bourget en vient à montrer que cosmopolitisme et dilettantisme sont dangereux pour la civilisation et que Stendhal a été l'un des apôtres de la décadence, c'est-à-dire d'un état de société, dans lequel l'individu se désintéresse de la vie commune, se révélant plus capable d'être «*artiste d'intériorité* » qu'«*ouvrier de la grandeur*» de son pays. La réflexion sur l'égotisme conduit donc logiquement Bourget à un examen du sentiment communautaire.

Certes Barrès n'est pas Bourget, mais chez l'un comme chez l'autre, l'individualisme ouvre à une réflexion sur l'idée de nation. Le protagoniste d'«*Un Homme libre* » rejoint à la fois le dilettantisme et le cosmopolitisme. L'attachement à la communauté permet à l'individu de mener une action

efficace et durable sur le monde en donnant à ses idées une dimension historique. Quant au nationalisme barrésien, l'auteur le formule par son refus à l'esprit positiviste et kantiste dominant le siècle.

II. Le nationalisme, critique du rationalisme

Chez Barrès, dès la trilogie égotiste du *Culte du Moi*, le nationalisme se révèle comme une critique de l'esprit dominant de l'époque, c'est-à-dire le rationalisme. A l'opposé du positivisme et du néokantisme de son temps, à la relecture de Schopenhauer, la trilogie égotiste montre que, selon Barrès, les forces irrationnelles, l'instinct, l'enthousiasme et la passion, gèrent le monde et les hommes, et celui qui l'ignore se condamne à ne pouvoir comprendre la vie. Telle est la leçon de Venise ou du «*Jardin de Bérénice* »:

« Viens à Aigues-Mortes, dit Philippe à Simon, son vieux compagnon, et tu découvriras entre ce paysage, ces animaux et ma Bérénice des points de contact, une part commune [...] ce que j'ai découvert dans le misérable jardin d'une petite fille, ce sont les assises profondes de l'univers, le désir qui nous anime tous! » (Barrès, 1968, I, p. 341)

Comme le commente Daniel Moutote à ce propos, Bérénice, surnommé Petite-Secousse, « représente le désir humain. Explicité, ce surnom désigne la grande force qui mène le monde et élève en quelque sorte Bérénice à un mythe de la vie » (Moutote, 1980, p. 118). Le rationaliste, pour Barrès, vit dans l'erreur de croire que la raison mène le monde et les individus, tandis qu'ils sont agis par des puissances irrationnelles. Aux idéaux qu'il juge abstraits, il oppose ceux de la patrie, du sol et de l'instinct. En effet, l'œuvre et l'action de Barrès se construisent autour d'une même idée. Les raisons pour lesquelles il fustige, par exemple les intellectuels³ dreyfusards, dans les

1. Barrès donne de l'intellectuel, dans les *Scènes et Doctrines du nationalisme*, la définition suivante: «*individu qui se persuade que la société doit se fonder sur la logique et qui méconnaît qu'elle repose en fait sur des nécessités antérieures et peut-être étrangères à la raison individuelle* » (Barrès, 1968, V, p. 55).

Scènes et Doctrines du nationalisme, sont celles qui existent dans l'argumentation de Philippe, protagoniste du «Jardin de Bérénice», pour prouver que le désir est la source profonde où l'individualité puise son énergie. Les principes qui fondent la politique et l'idéologie de Barrès sont ceux mêmes qui motivent sa poésie et sa poétique. Il s'agit d'encourager un art qui révèle à l'homme les puissances irrationnelles, qui régissent tout autant sa vie intérieure que le monde extérieur. Dans un texte comme «la mort de Venise», en 1903, extrait d'Amori et dolori sacrum, Barrès renouvelle ses choix esthétiques à partir de l'idée d'universalité, qui jalonne sa doctrine: « Rien ne m'importe qui ne va pas fouiller en moi très profond, réveiller mes morts, éveiller mes futurs » (Ibid., p. 14).

L'universalité ainsi affirmée n'est pas celle du logos, comme chez les positivistes et les néo-kantiens, mais celle de l'inconscient (celui-là même à quoi l'enracinement propose d'aboucher l'individu). La critique qu'adresse Barrès à l'universalisme kantien, est de gommer les individualités, sans désir et sans inconscient, ne prenant pas en compte les racines particulières:

« Ce kantisme de nos classes prétend régler l'homme universel, l'homme abstrait, sans tenir compte des différences individuelles. Il tend à former nos jeunes lorrains, provençaux, bretons, parisiens de cette année d'après un homme abstrait, idéal, identique partout à lui-même, tandis que nous aurions besoin d'hommes racinés solidement dans notre sol, dans notre histoire, dans la conscience nationale, et adaptés aux nécessités françaises de cette date-ci. La philosophie qu'enseigne l'Etat est responsable en première ligne si des personnes croient intellectuel de mépriser l'inconscient national et de faire fonctionner l'intelligence dans l'abstrait pur, hors du plan des réalités »⁴(Ibid., V, p. 66).

A nouveau apparaît, dans la pensée de Barrès, le lien qui unit

1. Barrès fera dans « *Les Déracinés* » (1897) le procès de Kant, accusant Bouteiller d'avoir, en professant sa philosophie, contribué à déraciner de leur terroir ses élèves du lycée de Nancy.

individualisme et nationalisme. L'élaboration complète de soi suppose la reconnaissance des racines et du sol particulier qui a formé les individus. Contre l'idéal abstrait de la raison pure, il faut mobiliser l'idéal concret des forces, telles que celles de la Terre et des Morts.

Dès avant l'engagement nationaliste, le propos d'un roman comme *L'Ennemi des Lois*, paru en 1893, était de construire une micro-société délivrée des contraintes de la raison morale. Les personnages, André et Marina, accompagné du chien Velu, font l'expérience, dans les ruelles vénitiennes, d'une communauté uniquement régie par les lois du désir et de l'inconscient. A Maurras, Barrès écrit en 1894:

« Dans **L'Ennemi des Lois**, j'ai prétendu poser simplement ceci: nous sommes à un instant où nous n'admettons plus qu'on fasse marcher qui que ce soit par la contrainte [...]

Comment cette société sans contrainte serait-elle possible? C'est la suite à écrire.

Et je m'occupe dès maintenant de l'organisation d'une publication intitulée **L'Ennemi des Lois et Le Contrat social** » (Barrès et Maurras, 1970, pp. 76-77).

Une telle société, libérée des contraintes, Barrès la conçoit tout d'abord, dans l'espace de la fiction, avant de la concevoir sous la forme d'une nation c'est-à-dire une communauté de sentiments, de souffrances et d'instincts. Il n'y a pas de changement de cap mais la poursuite d'une même réflexion. L'idéologie nationaliste qu'invente Barrès, à partir de 1895, et qui culminera avec *Les Scènes et Doctrines*, se veut une façon de participer à la réalisation de l'utopie d'une société qui ne serait pas régie par les contraignantes lois de la raison mais par celles, plus naturelles, de l'instinct et du désir.

III. Barrès et son «art total»

Dans la perspective barrésienne, il n'y a d'antinomie ni entre égotisme et nationalisme ni entre contemplation et action. Toute sa vie durant, Barrès

132 Plume 3

affirmera qu'«*Un Homme libre*» constitue son expression centrale⁵ et qu'il continuera d'écrire, en parallèle aux romans à thèse et aux essais engagés, des textes directement issus de l'individualisme des premières œuvres, quitte à déconcerter ceux parmi ses lecteurs qui n'auraient pas entendu la leçon. La «querelle de l'Oronte»⁶, en 1922, témoigne encore de l'incapacité de certains milieux, notamment catholiques, à comprendre l'irréductible et déconcertante originalité barrésienne. Le mélange de spiritualité et de sensualité trouble, qu'il nous expose dans *Le Jardin sur l'Oronte*, de christianisme et de paganisme à quoi, il s'attache dans *La Colline inspirée*, était propre à dérouter les défenseurs d'une littérature asservie aux lois de la morale. Barrès leur répond avec cette même ironie qui permettait à l'égotiste de se libérer des barbares de toutes sortes:

« Un rossignol chante sur une branche ; un grincheux bougonne dans la nuit: 'Sale bête, quand donc auras-tu fini de salir mon imagination avec tes rêveries suspectes?' [...] A chacun sa musique. Approuvez le grincheux, si vous êtes de son espèce. Je n'en ai cure. Pour moi, le rossignol aura tôt fait de rasséréner le ciel... » (Barrès cité par Carassus, 1970, p. 195)

Ce sont les circonstances politiques, notamment l'affaire Dreyfus ou la Grande Guerre, qui incitent Barrès à s'engager dans la lutte ; et l'alliance ne doit pas masquer les divergences. Quand la situation sera retournée au calme, quand la France sera dégagée des impératifs politiques, voici ce que Barrès envisagera de faire en tant qu'artiste:

« ...nous reprendrons, chacun, selon nos aptitudes, les divertissements où

1. C'est ce que ne cessent de dire les *Cahiers* : en 1897-«*l'Homme libre, pauvre petit livre où ma jeunesse se vantait de sa solitude ! Il demeure mon expression centrale !* » (Barrès, 1968, XIII, p. 119), - en 1914 - «*A bien voir, je n'ai écrit qu'un livre : l'Homme libre ; comment s'employer, comment fleurir, comment s'épanouir tout entier* » (Ibid., XX, p. 136).

2. Pendant la querelle, qui dure six mois, on critique de manière globale le catholicisme de Barrès et on l'accuse de blasphème et d'immortalité.

se plurent nos aïeux.

On ne peut pas toujours demeurer sous les armes et il y a d'autres expressions nationales que la propagande politique, bien qu'à cette minute je ne sache pas d'œuvre plus utile et plus belle. Mais, après la victoire, nous ne penserons pas à nous interdire l'art total [...] car en vérité, comment pourrions-nous avoir confiance dans la destinée du pays et aider à son développement, si nous perdions le sentiment de notre propre activité et si nous nous décourageons de la manifester par ces spéculations littéraires dont notre conduite présente démontre assez qu'on avait tort de se méfier? » (Barrès, 1968, V, pp. 32-33)

C'est pourquoi, en parallèle des œuvres engagées, utiles à ses yeux, soumises aux injonctions de l'idéologie et du combat politique, comme *Le Roman de l'énergie nationale* (1897-1902), *Les Bastions de l'Est* (1905-1909), Barrès poursuivra ce qu'il appelle l'«art total», cet art dégagé de ses impératifs, comme dans *Amori et dolori sacrum* (1903) et *Greco ou le secret de Tolède* (1911). L'œuvre ne s'articule donc pas autour d'une rupture, mais entrelace de bout en bout deux motifs que l'on nommera, faute de mieux, ceux de l'action et de la création.

Quel que soit le moment que l'on envisage dans l'œuvre de Barrès, une double exigence s'y révèle: celle d'une action dans et sur le monde, et celle d'une création pure. Les contemporains, faute peut-être du recul nécessaire, ont privilégié, selon les moments, l'une ou l'autre de ces deux facettes aussi indissociables pourtant dans le cas de Barrès que l'avert et le revers de la médaille. Après des œuvres d'un individualisme si ostentatoire, certains n'ont pas cru plausible son militantisme forcené en faveur de la nation; de même, après l'éclatant engagement nationaliste, d'autres ont pensé que le maître en avait fini avec ce qu'ils considéraient comme de vaines fantaisies poétiques.

Un texte comme *Amori et dolori sacrum* en 1903 montre bien l'intrication des deux motifs. Le préambule avertit le lecteur:

134 Plume 3

« Ce qui fait les dessous de ma pensée, ma nappe inépuisable, c'est ma Lorraine [...] dans ma jeunesse, j'ai cru la beauté dispersée à travers le monde et principalement sur les régions les plus mystérieuses, mais aujourd'hui j'en trouve l'essentiel sur le visage sans éclat de ma terre natale » (Ibid., VII, pp. 9-10)

L'amour de sa région lorraine ainsi exposé, le recueil s'ouvre sur un hymne à Venise, à ses beautés mortifères et aux délices de sa « musique de perdition »:

« Désespoir d'une beauté qui s'en va vers la mort [...] De tels enchantements, où l'éternelle jeunesse des nuages et de l'eau se mêle aux artifices composites des ruines, savent mettre en activité nos plus profondes réserves » (Ibid., p. 55)

Entre la profession de foi lorraine et le chant sensuel à la fièvre et aux miasmes vénitiens, l'antinomie n'est que superficielle. C'est cette même force humaine qui se manifeste (le désir, l'instinct) que Barrès appelle l'enthousiasme. La vérité de l'auteur d'*Amori et dolori sacrum* ne consiste pas à chercher dans l'un ou dans l'autre mais dans le constant jeu de va-et-vient qui mène de l'un à l'autre. Barrès édifie opiniâtement, autour de quelques mots-clés tels que discipline ou humilité, mais ne cesse, dans le même temps, de dire la félicité de l'abandon et de la rêverie interminable ; et ces deux voix ne font qu'une.

Le dialogue entre la chapelle et la prairie, qui clôt *La Colline inspirée*, en 1913, résume cette bipolarité ambiguë et fondamentale:

« -Je suis, dit la prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration.

Et la chapelle répond:

-Je suis la règle, l'autorité, le lien ; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes [...]

Eternel dialogue de ces deux puissances! A laquelle obéir? Et faut-il donc

choisir entre elles? Ah! Plutôt qu'elles puissent, ces deux forces antagonistes, s'éprouver éternellement, ne jamais se vaincre et s'amplifier par leur lutte même! Elles ne sauraient se passer l'une de l'autre. Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle? Qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer? L'église est née de la prairie, et s'en nourrit perpétuellement, - pour nous en sauver » (Ibid., VI, pp. 499-500)

Cette forme de dialogue se retrouve à chaque moment de l'œuvre de Barrès. Il est déjà inscrit dans les principes de l'égotisme qui enseignent comment éprouver la sensation et l'analyser pour en augmenter le plaisir, le canaliser et l'orienter vers une démarche de connaissance et de création de soi⁷. On le retrouve dans le trio d'amour qui permet au protagoniste de *L'Ennemi des Lois*, André Maltère, de se marier à l'intellectuelle Claire et de s'abandonner aux joies de l'équivoque en compagnie de Marina l'hédoniste, ou encore dans *L'Appel au soldat*, dans la rêverie de François Sturel, à Venise, autour de deux «intercesseurs» opposés et complémentaires, Goethe et Byron.

Conclusion

L'œuvre que Maurice Barrès a patiemment construite et constamment réaffirmée, est double comme sa devise consistant à dire que l'homme est libre et descendant de sa race, errant et enraciné, cosmopolite et régionaliste, puissant et fragile, se déclinant à la jonction de l'individualisme et du nationalisme.

Il n'y a donc pas de rupture ou de contradiction dans l'itinéraire barrésien, ou alors à tout moment, quelquefois au sein du même livre, on remarquerait rupture et contradiction. Au travers des pages barrésiennes, on retrouve le rêve de celui qui entreprend la fusion de la littérature et de

1. Voir le slogan d'«*Un Homme libre*» : « *Il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible* ». (Barrès, 1968, I, p. 102)

136 Plume 3

l'action. Il tente d'arriver à l'absolu, de répondre à ses exigences aussi bien esthétiques que civiques et ses écrits sont autant des emblèmes de son dilettantisme que «porteur[rs] d'histoire», pour emprunter le vocabulaire barthien (Barthes, 1972, p. 24). Il oblige le critique de son œuvre à renoncer aux certitudes absolues, aux préjugés, aux idées préconçues et à la tentation d'étreindre l'objet de son étude en une formule indélébile. Face à une œuvre d'une telle envergure et d'une telle richesse, nous ne pourrions que partager l'avis d'un critique barrésien:

« On n'en a jamais fini avec ce diable d'homme! [...] Telle nous apparaît la conscience ironique: impossible avec elle de prendre des habitudes, de la circonscrire une fois pour toutes dans un concept » (Godo, 1996, p. 73).

Bibliographie

- BARRES, Maurice, *L'œuvre de Maurice Barrès*, 20 volumes, annotés et publiés par Ph. Barrès, Paris, Club de l'Honnête Homme, 1968.
- BARRES, Maurice, et MAURRAS, Charles, *La République ou le roi*, correspondance inédite 1888-1923, Paris, Plon, 1970.
- BARROT, Olivier, et ORY, Pascal, *La Revue blanche, anthologie*, Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1989.
- BARTHES, Roland, *Degré zéro de l'écriture, suivi de nouveaux essais critiques*, Paris: Seuil, coll. « Points », 1972.
- BOURGET, Paul, *Essais de psychologie contemporaine, Etudes littéraires*, édition établie par A. Guyaux, Paris, Gallimard, coll. « TEL », 1993.
- CARASSUS, Emilien, *Barrès et sa fortune littéraire*, Bordeaux, Ducros, coll. « Tels qu'en eux-mêmes », 1970.
- GODO, Emmanuel, *La Légende de Venise. Barrès et la tentation de l'écriture*, Villeneuve-d'Ascq (Nord), Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Objet », 1996.
- MASSIS, Henri, *Evocations*, t. I, Paris, Plon, 1931.
- MOUTOTE, Daniel, *Egotisme français moderne*, Paris, SEDES, 1980.